

# MARXISME, LUTTE DES CLASSES ET ÉCOLOGISME. REVENIR D'URGENCE AUX PRATIQUES.

Par Fabrice FLIPO

La question écologique est, à mon avis, le grand défi pour un renouveau de la pensée marxiste au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Diverses tentatives ont été faites pour montrer soit que Marx avait pris en compte la question écologique dès le départ et qu'il avait été mal lu par la suite, soit qu'il pouvait être relu de manière à la prendre en compte. La thèse la plus souvent soutenue est celle de James O'Connor, qui argue d'une « seconde contradiction » du capitalisme, entre les forces productives et les conditions de reproduction<sup>2</sup>, lesquelles ont été diversement soulignées par Marx (le capitalisme épuise la terre et le travailleur, le « métabolisme » entre le travail et la terre, etc.). Mais, contrairement à ce qu'il promet dans son article inaugural, la valeur joue un rôle marginal dans son analyse. O'Connor évoque des « nouveaux mouvements sociaux » – lesquels ? Quelles sont leurs motivations ? Leur conception de la valeur<sup>3</sup> ? La théorie marxienne de la valeur-travail n'est pas interrogée alors qu'elle est souvent prise à partie par des analyses jugées proches de l'écologisme (ainsi Dominique Méda, ou Moishe Postone<sup>4</sup>) – à tort ou à raison ? Peut-on s'en tenir à considérer la nature comme « une richesse » qui n'aurait rien de commun avec la valeur, comme le suggère Jean-Marie Harribey ?

Ces discussions sont difficiles à suivre et leur lien avec les luttes concrètes paraît souvent éloigné, difficile à étayer. Le débat marxisme/écologisme finit par devenir purement spéculatif, sans aucun lien avec les pratiques. Harribey finit, par exemple, par reconnaître qu'il ne sait pas « quelles forces sociales sont susceptibles de porter un projet majoritaire démocratique de transformation de la société »<sup>5</sup> ? Cette théorie est donc hors-sol. Où est l'exigence scientifique marxiste ? Le marxisme s'est d'abord voulu une pratique. Si l'on veut en conserver l'esprit, il faut donc rester près des faits. Afin de voir si le mouvement ouvrier peut affronter la question écologique, se pose donc la question de savoir quelle théorie, parmi les divers marxismes disponibles, est restée proche de sa pratique. Notre hypothèse est que c'est ce que l'on appelle le « marxisme classique ». Nous mobiliserons ensuite différentes analyses jugées proches de l'écologisme, pour les confronter à ce marxisme classique, dans le but d'éclairer les pratiques écologistes, dans leur rapport au mouvement ouvrier. Notre hypothèse est certes discutable. Les plus anciens d'entre nous auront sans doute l'impression que nous revenons à de vieilles lunes. Mais jugeons-la aussi aux résultats qu'elle permet de produire, en termes d'intelligibilité. L'enjeu est d'essayer de sortir d'un débat purement intellectuel, qui nous semble un peu tourner en rond, en termes d'intelligibilité du réel, car s'étant coupé des pratiques.

---

1 Löwy Michael, *L'Écosocialisme, un marxisme antiproductiviste*, 2011. En ligne : <http://iresmo.jimdo.com/2011/09/04/1-%C3%A9cosocialisme-un-marxisme-antiproductiviste/>

2 O'Connor James, « Capitalism, Nature, Socialism: A Theoretical Introduction », *Capitalism, Nature, Socialism*, Vol. 1, n°1, 1988, pp. 11-38. Reproduit dans Benton Ted (ed.), *The Greening of Marxism*, New York, Guilford Publishers, 1996, pp. 197-222.

3 Claude Serfati et François Chesnais pointent les insuffisances de la proposition d'O'Connor : Chesnais François et Serfati Claude, « Les conditions physiques de la reproduction sociale », in Löwy Michael et Harribey Jean-Marie, *Capital contre nature, op. cit.*, pp. 69-107.

4 Postone Moishe, *Temps, travail et domination sociale* (1986), Paris, Mille et Une Nuits, 2009.

5 Harribey Jean-Marie, « Marxisme écologique ou écologie politique marxienne », in Bidet Jacques et Kouvelakis Eustache (dir.), *Dictionnaire Marx contemporain*, Paris, Puf, 2001, pp. 183-200.

## LE MARXISME CLASSIQUE

Il n'est pas possible de rappeler l'ensemble des caractéristiques du marxisme classique. Rappelons donc simplement quelques points.

Le capitalisme est caractérisé par des lois tendancielle, dont la loi de la hausse de la composition organique du capital. La concurrence oblige le capitaliste singulier à s'aligner sur la productivité des autres. Le capital va là où les profits sont les plus élevés, à tous les niveaux (branche, secteur, entreprise), et il tente de les maintenir par divers moyens : secret industriel, brevets, etc. Au cours de ce processus, le capital se concentre dans un nombre toujours plus petit de mains, la production est donc de plus en plus centralisée. Le monopole est le terme de la concentration. Cette loi tendancielle de l'économie capitaliste conduit à une autre : celle de la « baisse tendancielle du taux de profit ». Le taux de profit est le rapport entre le profit collecté sur une période donnée et le capital total (constant et variable). Ce taux baisse constamment, car la part du capital variable ne cesse de baisser. Cela explique notamment la colonisation : le taux de profit était plus favorable dans les colonies, du fait d'une faible capitalisation. La quête de profit conduit en outre à la formation d'une « armée de réserve » de travailleurs : la surpopulation dont parlait Malthus. Marx explique que cet excès n'est que relatif : il dépend des besoins de la production en main-d'œuvre, et permet de maintenir le coût de la force de travail au niveau le plus bas possible, en maintenant la concurrence entre travailleurs. D'où une autre « loi tendancielle »<sup>6</sup> du capitalisme : le paupérisme, la formation de richesses, d'un côté, et de misère, de l'autre.

Ces lois sont « tendancielle » c'est-à-dire que leur « réalisation intégrale est arrêtée, ralentie, affaiblie par des causes qui la contrecarrent<sup>7</sup> ». Mais leur logique de fond n'est jamais remise en cause, elle n'est que retardée. D'où ce fait que « le pays plus développé industriellement ne fait que montrer ici aux pays moins développés l'image de leur propre avenir<sup>8</sup> ». La concentration, le paupérisme, etc. augmentent l'antagonisme entre travailleurs et capitalistes, de moins en moins nombreux.

Le capitalisme n'est pas éternel. Une contradiction centrale l'habite, qui est destinée à être dépassée, entre le caractère socialement productif du travail et l'appropriation privée des moyens de production. Par la concentration, le capitalisme sape ses propres bases, car il est obligé de discipliner et d'unir la classe ouvrière, qui finit par exproprier les expropriateurs. De là la centralité du développement des forces productives dans de nombreuses interprétations de Marx, qui reprennent en fait l'idée proudhonienne d'une « synthèse » du travail parcellaire qui est de fait réalisée par les machines. Un texte posthume explique encore mieux cela<sup>9</sup>. L'âge d'or est donc devant nous, c'est un état dans lequel chacun dispose de temps libre et peut exercer le métier qu'il souhaite, les forces productives permettant, comme dans les projets de Cabet<sup>10</sup> de de Dézamy<sup>11</sup>, d'assurer les besoins.

Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel ; quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais deviendra lui-même le premier besoin vital ; quand, avec le développement multiple des individus, les forces productives se seront accrues elles aussi et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance, alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois pourra être définitivement dépassé et la société pourra écrire sur ses drapeaux : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ! »<sup>12</sup>.

---

6 Marx Karl, *Le Capital - Livre III*, Paris, Éditions Sociales, 1976, section 3.

7 Droz Jacques, *Histoire générale du socialisme*, Paris, Puf, t. 1, 1974, p. 594.

8 Marx Karl, *Le Capital*. Livre I, Paris, Puf, 1993, p. 5.

9 Marx Karl, *Grundrisse - Manuscrits de 1857-58*, in *Œuvres. Économie*, t. 2, Paris, Gallimard, 1968, p. 307.

10 Cabet Etienne, *Voyage en Icarie*, Paris, Bureau du populaire, 1845.

11 Dézamy Théodore, *Le Code de la Communauté*, Paris, Prévost, 1843.

Le communisme sera une société sans classes. Il est le résultat d'un développement historique commencé avec l'apparition de l'humanité et qui passe par différentes phases dont chacune joue un rôle nécessaire à la préparation de la phase ultérieure : pas de servage sans esclavage préalable, pas de capitalisme sans servage préalable, pas de communisme. Cette position est celle de Marx et d'Engels depuis le début<sup>13</sup>, et elle n'a rien d'un évolutionnisme vulgaire, qu'ils critiquent. Marx rejette toutes les tentations de l'utopisme. Contre les lassalliens, réunis en congrès à Gotha en 1875, Marx défendait une perspective révolutionnaire, internationaliste et anti-étatiste. Les choses ne sont pas moins claires dans les *Grundrisse*. L'expansion du machinisme est bien identifiée comme étant l'élément dialectique qui mène au dépassement du capitalisme :

Le vol de temps de travail d'autrui, base actuelle de la richesse, paraît une assise misérable comparée à celle que crée et développe la grande industrie elle-même. Lorsque, dans sa forme immédiate, le travail aura cessé d'être la grande source de la richesse, le temps de travail cessera et devra cesser d'être la mesure de la valeur d'usage. Le surtravail des masses humaines cessera d'être la condition du développement de la richesse générale ; de même – apanages de quelques-uns – l'oisiveté ne sera plus une condition du développement des facultés générales du cerveau humain. Dès lors, les productions fondées sur la valeur d'échange s'effondrent, et le processus immédiat de la production matérielle se dépouille de sa forme et de ses contradictions misérables. Ne s'opérant plus au profit du surtravail, la réduction du temps de travail nécessaire permettra le libre épanouissement de l'individu. En effet, grâce aux loisirs et aux moyens mis à la portée de tous, la réduction au minimum du travail social nécessaire favorisera le développement artistique, scientifique etc., de chacun<sup>14</sup>.

Ce qui rend les rapports capitalistes superflus, c'est la machine, c'est le système des machines, forme matérielle qui maximise la richesse capitaliste. Comme cet aboutissement n'est pas immédiatement visible, les ouvriers s'en prennent d'abord aux machines, tels les Luddites, que Marx condamne très explicitement :

Il faut du temps et de l'expérience avant que l'ouvrier apprenne à distinguer la machinerie de son utilisation capitaliste, et donc transférer ses attaques du moyen matériel de production lui-même à la forme sociale d'exploitation de celui-ci<sup>15</sup>.

Le marxisme classique n'a pas donc seulement « tendance à faire du développement des forces productives le principal vecteur du progrès », comme le suggère Michael Löwy<sup>16</sup> ; en réalité, c'est toute la théorie de la révolution qui repose sur leur expansion. Sans les machines, il n'y a plus de « socialisation » qui soit évidente ni d'explication des conditions de possibilités du communisme. Le développement des forces productives est au cœur du matérialisme historique, au cœur de sa théorie de l'histoire, au cœur du raisonnement qui lui permet de dire, ensuite, que le communisme est « le mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses<sup>17</sup> ». Ses héritiers, notamment Engels, ne s'y sont pas trompés, ils n'ont pas « mal lu ». Et c'est aussi la perspective d'une bonne partie du mouvement ouvrier. Quand Kautsky, Lénine, Mao, Staline ou Trotsky évoquent la paysannerie, ce n'est que pour y voir une forme

---

12 Marx Karl, « Critique du *programme de Gotha* » (1875), in *Œuvres. Économie*, t. 1, Paris, Gallimard, 1965, p. 1420.

13 Un texte posthume d'Engels, *Principes du communisme*, écrit en 1847 et publié pour la première fois en 1914, résume ce point.

14 Marx Karl, *Le Capital - livre I, op. cit.*, quatrième section, chapitres V et XV.

15 *Ibidem*, p. 481.

16 Löwy Michael, « Progrès destructif. Marx, Engels et l'écologie », in Harribey Jean-Marie et Löwy Michael, *Capital contre nature, op. cit.*, p. 13.

17 Marx Karl, *L'Idéologie allemande, in Œuvres. Philosophie*, Paris, Gallimard, 1982, p. 1067.

transitoire et évaluer si elle peut ou non être l'alliée du prolétariat, et, si tel n'est pas le cas, par quelles transformations elle pourrait le devenir.

On fait souvent valoir que Marx a eu une conception plus politique de la révolution, avec la défense de la Commune de Paris ou certains textes qui, contrairement à Lénine, défendent les communautés paysannes<sup>18</sup>. Mais dans le mouvement socialiste et « marxiste » au sens « classique », les communautés sont réactionnaires et en reconnaître l'existence c'est évidemment dévier du seul chemin important : la lutte des classes. Le paysan est vu comme un être de transition vers une industrialisation quasiment totale de la société. Plus largement derrière la Commune de Paris, il y a la question de l'appartenance à Paris, et donc du socialisme dans un seul pays. Le marxisme classique est un économisme au sens où il entrevoit une société dans laquelle « la nécessité » est entièrement réarrangée par l'économie pour produire l'abondance, ce qui rend totalement inutile la politique, celle-ci étant réputée dérivée de la rareté. Il va de soi que nous laissons ici en suspens la question du rapport exact de ce marxisme classique aux écrits de Marx, sujet sur lequel beaucoup a déjà été écrit, ce qui a cependant eu pour effet pervers de perdre de vue les mouvements sociaux, comme nous l'avons indiqué plus haut, effet qui justifie de « revenir » à ce marxisme classique, dont on peut supposer à bon droit qu'il n'est pas « marxiste », comme on sait.

Le parcours d'André Gorz est un bon exemple de la solidité empirique de l'analyse proposée par le « marxisme classique » quant au mouvement ouvrier, dans son rapport à l'écologie. Gorz prend acte, avec beaucoup d'autres, dans les années 1950, d'un décalage entre le « moment subjectif » et la théorie marxiste classique<sup>19</sup>, décalage lié notamment à l'enrichissement et à l'embourgeoisement de la classe ouvrière. Niant tout d'abord que cette évolution ait une conséquence quelconque sur la légitimité de la classe ouvrière à définir les besoins universels<sup>20</sup>, il a par la suite attendu en vain que le mouvement ouvrier et ses représentants se mobilisent sur la question, espérant de nombreuses années que les thèses de Bruno Trentin fassent école<sup>21</sup>. Il a ensuite été contraint de diagnostiquer une crise du mouvement ouvrier<sup>22</sup>. Cela ne veut pas dire, à ses yeux, que les revendications du mouvement ouvrier ne sont pas légitimes, mais que l'on doit expliquer pourquoi elles ne participent pas forcément de l'émancipation. Gorz va alors chercher à identifier d'autres catégories qui, étant dépouillées de la propriété des moyens de production, seraient porteuses d'une subjectivité émancipatrice, selon le critère mis en avant par Marx. Le mouvement écologiste est oublié, il reste secondaire. Avec Negri et Hardt, Gorz identifie la masse des exclus ou indifférents au travail comme étant disponibles pour forcer sa réorientation<sup>23</sup>. Si on ne prend pas cette difficulté en compte, alors on ne peut pas non plus poser la question du statut de l'écologisme, au regard de ces mêmes enjeux.

## MARX ÉCOLOGISTE ?

Plusieurs arguments ont été proposés pour concilier marxisme et écologisme. Un premier argument serait que Marx distingue clairement les forces productives et la technologie de leur utilisation capitaliste – argument en effet mis en avant par Marx lui-même<sup>24</sup> et largement repris par la suite. Dès lors, on pourrait soutenir que Marx n'a défendu le

---

18 Voir notamment Stedman-Jones Gareth, *La fin de la pauvreté*, Paris, Éditions Ère, 2007.

19 Gorz André, *Fondements pour une morale*, Paris, Galilée, 1977, pp 184-185. Écrit en 1959.

20 *Ibidem*, p. 206 ; Gorz André, *Stratégie ouvrière et néo-capitalisme*, Paris, Seuil, 1964, p. 26 ; Gorz André, *Le socialisme difficile*, Paris, Seuil, 1967, p. 30.

21 Bruno Trentin avait réussi à intégrer la consommation dans la lutte. Gorz André, *Stratégie ouvrière et néo-capitalisme*, *op. cit.*, 1964, p. 18.

22 Gorz André, *Adieux au Prolétariat*, Paris, Galilée, 1980, p. 13.

23 Gorz André, *Chemins du Paradis – l'agonie du capital*, Paris, Galilée, 1983, p. 79.

24 Marx Karl, *Le Capital – Livre 1*, *op. cit.*, p. 481.

rôle dialectique des machines que pour le dépasser. Cependant, les objections s'avèrent nombreuses.

D'abord, un tel argument oublie que le marxisme classique considère que les sciences et les techniques modernes sont l'expression de la raison. Cela n'est pas totalement fantasmé, puisque les passages de Marx qui vont dans ce sens sont très nombreux, y compris les *Grundrisse* :

La nature ne construit ni locomotives, ni chemins de fer, ni télégraphes électriques, ni machines automatiques etc. Ce sont des produits de l'industrie humaine, des matériaux naturels transformés en organes de la volonté humaine pour dominer la nature ou pour s'y réaliser. Ce sont des organes du cerveau humain créés par la main de l'homme ; c'est la puissance matérialisée du savoir. Le développement du capital fixe montre à quel point l'ensemble des connaissances (*knowledge*) est devenu une puissance productive immédiate<sup>25</sup>.

Les sciences et les techniques modernes, venant en dernier, juste avant le communisme, sont des expressions adéquates de ce que la nature est en vérité. La science, chez Marx, est une pratique. C'est ce qui explique que ce qui est à abolir, ce sont les rapports de production, et non pas les forces productives. Si la technologie sous le capitalisme n'avait pas à être considérée comme émancipatrice, alors les mouvements luddites auraient dû être auscultés avec le plus grand soin, pour mesurer leur potentiel émancipateur. La science sous le capitalisme aurait dû être mise en cause, en particulier dans le domaine de la technologie. Une « contre-technologie » aurait dû être proposée. Les écomarxistes font souvent l'économie de l'interrogation sur l'absence d'une telle alternative, leur propos tourne donc rapidement à l'idéalisme. Pire : ils reprennent généralement l'idée d'une science qui a progressé sous le capitalisme. Foster continue par exemple d'affirmer que la science et la technique modernes ont révolutionné l'attitude « infantile » de l'homme envers la nature<sup>26</sup>, donnant ainsi un sens très classique à ce qu'on doit entendre par « développement »... Au contraire, les mouvements qui, tels les écologistes, critiquent la science et la technologie, les OGM, le TGV, le nucléaire, les navettes spatiales, sont facilement accusés d'être opposés au progrès, voire à l'humanisme. On comprend bien pourquoi, si l'on accepte que le « marxisme classique » reste représentatif du marxisme, par-delà les exercices littéraires : si la science et la technologie développées sous l'industrie sont l'expression de « l'Homme » et de la « Raison », alors l'écologisme n'est pas « humaniste ». Le marxisme classique s'accorde donc avec le libéralisme pour juger que, dans son rapport à la nature, l'humanité a progressé. On ne dépassera qu'en conservant. Gorz s'inscrit encore dans cette tradition, quand il espère que les technologies de l'information, produit du capitalisme, permettront un dépassement de ce même capitalisme. Ceci explique aussi pourquoi le marxisme a tellement tardé à prendre en compte la lutte écologiste, qui a émergé dès les années 1970, et pourquoi les communistes, qui entonnent volontiers l'*Internationale*, se sont malgré tout trouvés du côté des autorités établies, contre les écologistes et les pays en développement, lors du Sommet de Stockholm en 1972.

La lutte des classes avait-elle d'autre issue possible que celle de l'expansion des forces productives ? Pouvait-elle l'endiguer ? N'aurait-il pas fallu qu'elle soit, dès le départ, « luddite » ? Étant prise dans une direction qui lui échappe, elle n'a qu'une seule issue : subordonner la solution de la question écologique à l'avènement hypothétique du socialisme. Du point de vue écologiste, évidemment, cette solution est utopique, idéaliste, puisqu'elle revient à remettre la lutte au lendemain. Se pose alors la question du sujet de l'histoire capable d'infléchir la forme de la production. Sur le terrain, on voit bien que ce ne sont pas les

---

25 Marx Karl, *Grundrisse*, *op. cit.*, Paris, Éditions Sociales, p. 306.

26 Foster John Bellamy, *Marx's Ecology – Materialism and Nature*, New York, Monthly Review Press, 2000, p. 125.

mouvements ouvriers. Il faudrait alors accepter ce verdict du réel et s'intéresser aux modalités d'action écologique. Mais les analyses « marxistes » sont réticentes.

Prenons par exemple « l'altermarxisme » proposé par Jacques Bidet et Gérard Duménil. Les auteurs estiment avoir intégré la question écologique, au travers du pluralisme des sujets de l'histoire<sup>27</sup>. Mais quand on en vient à la problématique-clé des forces productives, ces auteurs manifestent une curieuse hésitation. Ils affirment, d'un côté, que les forces productives n'ont pas d'essence et ne sont porteuses d'aucune tendance et, de l'autre, qu'une tendance historique anime malgré tout le capitalisme. En fait, le marché, disent-ils, fabrique malgré lui, « dans son dos » une rationalité organisatrice, fondée sur la réduction des « coûts de transaction ». Réduction des coûts, oui, mais dans quel but, si ce n'est la croissance ? Cette perspective exclut donc clairement toute forme de décroissance, et ne fait jouer aucun rôle significatif aux mouvements écologistes, contrairement à ce qui est affirmé. Les problèmes écologiques sont traités comme de simples gaspillages, dont les mouvements écologistes sont peut-être censés venir à bout. Après avoir critiqué le « grand récit » marxiste, ils en reprennent l'essentiel, annonçant un « État mondial » en gestation<sup>28</sup>, en tant que « destin » de l'État-nation<sup>29</sup>. Pourtant « gagner l'usage »<sup>30</sup>, comme disent les auteurs, a assurément chez les écologistes un sens fort différent, puisque leur définition des besoins est autre. Le risque, c'est que le désir d'un État-monde soit proche de celui d'une bourgeoisie déjà mondialisée, qui souhaite le même destin à l'humanité entière, mais se garde bien de se poser la question de sa faisabilité matérielle ; que ce discours ne soit que celui d'une minorité en train de s'approprier les ressources écologiques, ne laissant aux autres que le désert et la mort. Le risque est que le marxisme se fasse, d'une certaine façon, un allié objectif du capitalisme.

Peut-on résoudre le problème en prenant en compte la nature en tant que « richesse » ou « valeur d'usage », comme le suggère Jean-Marie Harribey<sup>31</sup> ? Dès lors, tout le drame viendrait de ce que la nature est incorporée dans le capitalisme, c'est-à-dire assujettie à la loi de la « valeur d'échange ». Sortir la richesse du règne de la valeur serait donc la solution. Mais le propos est ambigu. Qu'appelle-t-on « richesse », en effet, sinon ce qui satisfait les besoins ? Or, quels sont les besoins qui sont à satisfaire, selon Jean-Marie Harribey ? Ici règne le flou, tout comme ce que cet auteur entend par « valeur d'usage ». Quel sens cela a-t-il de dire que « la nature » a une valeur infinie, par exemple<sup>32</sup> ? Qu'elle est strictement intouchable ? Mais alors l'économie entière devrait disparaître, et peut-être l'humanité avec, en toute logique. Ce résultat absurde montre bien que l'argument reste imprécis. Le fait qu'Harribey résiste aussi farouchement à la perspective d'une décroissance indique aussi qu'il n'est pas prêt à assumer la conséquence dernière d'une « durabilité forte » : la décroissance et la subversion radicale de la richesse sous le capitalisme, qui lui semble être un « retour en arrière », et en est effectivement un, du point de vue du marxisme classique.

Jean-Marie Harribey ajoute une autre difficulté, quand il affirme que la valeur d'usage et la valeur d'échange sont « incommensurables ». Il rend la critique inopérante. Michel Husson avait à juste titre opposé le même argument à Jean-Marie Vincent, qui voulait « sortir » le travail comme richesse (valeur d'usage) du règne de la valeur (c'est-à-dire de sa détermination en prix), au motif de son incommensurabilité : « accepter la thèse de l'incommensurabilité des prix et des valeurs conduit paradoxalement à réduire la portée de la théorie critique, plutôt que de l'approfondir<sup>33</sup> ». Pourquoi ? Parce que si le fondement de la critique est « incommensurable » avec le jeu d'équivalences que l'on entend contester,

---

27 Bidet Jacques et Duménil Gérard, *Altermarxisme*, Paris, Puf, 2007, p. 218.

28 *Ibidem*, p. 163.

29 *Ibidem*, p. 179.

30 *Ibidem*, p. 256.

31 Harribey Jean-Marie, « Marxisme écologique ou écologie politique marxienne », *op. cit.*

32 *Ibidem*, p. 193.

33 Husson Michel, *Forme et mesure de la valeur*, 2005. <http://hussonet.free.fr/mhvincen.pdf>

comment va-t-elle encore pouvoir être critique ? Elle ne peut pas plus justifier l'insuffisance des niveaux de salaire que la sous-estimation du prix du pétrole, eu égard à sa « véritable » valeur. Elle ne peut plus s'en tenir qu'à dénoncer les méfaits du marché, sans pouvoir proposer quoi que ce soit. Au contraire, le marxisme classique estime que dans la marchandise se conserve la substance du travail, bien que sous une forme aliénée. De même, dans la marchandise, se conserve la substance de la nature, contrairement à ce que suggèrent les apparences capitalistes, qui tendent à faire croire que tout est issu du mouvement de l'argent. Si la valeur-travail permet de critiquer l'abstraction capitaliste, c'est en rendant compte des distorsions qu'elle induit, et non en se faisant l'avocat d'une « incommensurabilité » qui rend la critique impossible. De même, une certaine « valeur de la nature » doit pouvoir être défendue, sans que l'on soit accusé de complicité avec le marché, car, à ce compte-là, prôner la hausse de salaire serait aussi être complice du marché. C'est ici qu'une leçon du marxisme nous semble devoir être conservée.

Les tensions irrésolues qui traversent la proposition de Jean-Marie Harribey expliquent sa forme : une réduction du temps de travail et un partage des gains de productivité. La réduction du temps de travail permet de réduire la pression écologique, sans toucher à la plus-value relative. Cette solution est séduisante à première vue, mais présente plusieurs défauts graves. Elle se trouve dénuée de force politique pour la porter, comme le constate l'auteur lui-même dans l'article cité. L'écologisme en tant que pratique reste, dans son analyse, largement ignoré, comme c'est du reste souvent le cas des auteurs marxistes qui cherchent plus souvent à « dépasser » l'écologisme sur le plan théorique plutôt qu'à proposer une alternative pratique de transformation écologique du monde. De plus, cette solution ne garantit rien à propos de « l'écologie » de la structure productive, ni à court terme, ni à long terme. D'ailleurs, elle ne cherche même pas à la mesurer.

## LA CRITIQUE ÉCOLOGISTE DE LA VALEUR ET DU TRAVAIL

Partir du marxisme classique semble nous avoir permis de préciser considérablement certains débats en les rapprochant du réel des pratiques – la seule logique des raisonnements finit par tourner à l'idéalisme. Venons-en maintenant à la question du travail. Une critique courante, côté écologiste, soutient que le thème de la valeur-travail est intrinsèquement porteur de productivisme, de « travaillisme ». Côté marxiste, on répond souvent qu'il ne faut pas confondre la valeur et les valeurs<sup>34</sup>. Des deux côtés, c'est un peu court.

Constatons d'abord que chez Marx, le travail n'est émancipateur que s'il est générique, ou tend à l'être, autrement dit : s'il répond aux besoins universels de l'être humain. Le marxisme classique ne s'appuie sur la valeur-travail que dans la perspective émancipatrice d'une abolition positive du capitalisme. Côté écologiste, évidemment, on ne peut pas accepter que l'expansion des forces productives représente l'objectivation de la nature humaine. C'est le sens des arguments avancés par Moishe Postone et par Dominique Méda. Le marxisme classique paraît donc être, sous ce rapport, hypnotisé par les miracles réalisés par le capitalisme : les iPhone, iPad et autres navettes spatiales ; il risque de n'en critiquer que la répartition. « Universalisation » renvoie ici à la généralisation de la société de consommation, et les critiques qui s'écartent de cette perspective n'ont guère de portée pratique, dans le mouvement ouvrier, on l'a vu (voir aussi le faible poids de l'Indecosa-CGT, en charge de la consommation, par exemple, dans l'activité du syndicat). D'où la thèse écologiste d'une « sortie du travail », ou du moins l'idée de revenir à un travail dont le contenu serait émancipateur, car, dans ce débat, une partie de la discussion relève de la pure sémantique, puisque parler de « travail », « d'œuvre » (Arendt) ou « d'activité » (Gorz) n'a de sens que dans la mesure où cela renvoie à des pratiques concrètes clairement différenciées.

---

34 Harribey Jean-Marie, « Marxisme écologique ou écologie politique marxienne », *op. cit.*, p. 194.

On peut créditer le marxisme classique et les socialistes d'une critique efficace du luxe, des faux besoins, etc. On peut aussi créditer le mouvement ouvrier de l'époque de Marx du mérite d'avoir été relativement convaincant sur ce qu'étaient les besoins essentiels, ce qui explique sans doute que Marx ne se soit pas attardé sur ce sujet tant il relevait pour lui de l'évidence. Comment aurait-il pu, en effet, imaginer un monde avec autant de voitures, de pavillons, etc. ? Ce que Marx n'a pas imaginé et que le marxisme classique n'a pas intégré est que la valeur d'usage produite par le capitalisme à destination de la consommation soit entièrement ou en grande partie déterminée par la valeur d'échange, par le travail abstrait sous le capitalisme, via le *marketing* et la publicité, qui n'ont commencé à exister de manière industrielle qu'à la suite de la crise de 1929, qui posa explicitement le problème d'une régulation de l'offre et de la demande, cette dernière étant devenue trop volatile par rapport aux inerties générées par l'offre<sup>35</sup>. C'est ce que J. K. Galbraith appelle l'émergence de la « technostructure ». Ce point qui pouvait sembler quelque peu superficiel et « petit-bourgeois » quand Baudrillard l'avait dans les années 1970<sup>36</sup> prend, avec la crise écologique actuelle, toute sa signification. L'écologisme n'est rien d'autre, finalement, qu'une critique de la valeur d'usage sous le capitalisme – une valeur d'usage qui n'a pas été suffisamment critiquée par le marxisme classique. En cela ont aussi été retrouvées des intuitions qui étaient celles de la partie du mouvement ouvrier qui ne voyait pas l'expansion de la mégamachine comme un progrès. C'est ici que Paul Ariès puise ses exemples, notamment<sup>37</sup>. L'écologie politique radicale se situe dans ce sillage. D'où le lieu du conflit : ce qui, pour le marxisme classique, est valeur d'usage et rationalité (« généralité ») est aliénation et phénomène superficiel pour la critique écologiste.

En laissant de côté la question des forces productives, de l'extraction de la plus-value relative, le marxisme classique a contribué à laisser s'épanouir l'accumulation et l'appropriation capitaliste, en cogestion avec l'État-providence, ce qui a été de pair avec le refus de toute forme de limite, celle-ci étant dénoncée comme forcément de nature malthusienne. Sur ce point, il est frappant de constater à quel point la discussion de la « clause de Locke » est absente du marxisme, contemporain ou passé, ou traitée comme l'expression d'un vulgaire malthusianisme. En effet, si Locke admettait la propriété du travail, il affirmait que la terre appartenait en commun à tous les hommes :

La même loi de nature qui nous donne la propriété de cette manière [c'est-à-dire par le travail] lui impose des limites. Dieu a donné toutes choses en abondance. [...] Tout ce qu'un homme peut utiliser de manière à en retirer quelque avantage quelconque pour son existence sans gaspiller, voilà ce que son travail peut marquer du sceau de la propriété. Tout ce qui va au-delà excède sa part et appartient à d'autres<sup>38</sup>.

Et il continuait un peu plus loin :

Nul ne pouvait s'estimer lésé de voir une autre personne boire, même à pleine rasade, s'il lui laissait toute rivière de la même eau pour étancher sa soif. Ce qui vaut pour l'eau vaut identiquement pour la terre, s'il y a suffisamment des deux.

L'égalité du droit d'appropriation était pourtant l'une des pierres angulaires du communisme et du socialisme utopique. Ainsi de la critique proudhonienne de la propriété qui stipule que « si le droit de vivre est égal, le droit de travailler est égal, et le droit d'occuper

---

35 Cochoy Franck, *Une histoire du marketing*, Paris, La Découverte, 1999.

36 Baudrillard Jean, *Le miroir de la production ou l'illusion critique du matérialisme historique*, Paris, Galilée, 1973.

37 Ariès Paul, *Pour un socialisme gourmand*, Paris, La Découverte, 2012.

38 Locke John, *Deuxième Traité du Gouvernement Civil* (1690), Paris, Vrin, 1985, Chapitre V.

encore égal<sup>39</sup> ». La nature a donné ses richesses à tous, chacun a donc droit à une part égale. Le souci marxiste et socialiste de montrer que la surpopulation ne pouvait jamais être que « relative » a fini par devenir contre-productif et par conduire à se désintéresser de la surpopulation absolue, dont les effets sont pourtant bien réels, même dans une société qui serait parfaitement communiste. *A contrario*, les communistes et les socialistes « utopiques » prévoyaient, par divers moyens, de stabiliser la population<sup>40</sup>. Le marxisme s'est concentré sur le partage de la richesse, ce qu'il y a lieu d'entendre par « richesse » étant largement repris de ce que ce concept désigne sous le capitalisme. Ce que désigne « le travail » ne pouvait donc pas se singulariser beaucoup non plus. L'essentiel a donc porté sur les conditions de travail, ce qui inclut le mode de gestion des unités productives, selon la planification, les conseils, etc.

La critique de la valeur d'usage est évidemment l'envers dialectique de la critique des besoins, puisque « l'usage », c'est-à-dire la richesse, répond à un besoin. Les deux se tiennent étroitement. Werner Raza a donc tort de penser que l'écologie ne s'intéresse qu'à la « consommation » au sens de la consommation finale<sup>41</sup>. Il suffit de se reporter au petit livre de Pascal Canfin<sup>42</sup> ou à bien d'autres écrits écologistes pour le constater : l'écologie s'intéresse profondément à la production. L'agriculture biologique, le vélo ou l'habitat économe sont bien des éléments de la production de l'homme par lui-même. Les propositions écologistes, notamment « Vers des sociétés soutenables » des Amis de la Terre<sup>43</sup> ou les « 40 propositions pour des territoires robustes et désirables » de France Nature Environnement<sup>44</sup>, soutiennent un certain type de production. La différence est que l'on refuse ce que le marxisme classique considère comme émancipateur : la valeur d'usage produite dans le capitalisme.

Le point décisif est que c'est sous l'angle du moment de la « réalisation de la valeur » que les écologistes s'intéressent à la production. Sans soutenir l'appétit capitaliste de profits, ils seront tentés de se servir de la concurrence pour réorienter la production, surtout s'ils se trouvent face à une bureaucratie qui remet chaque jour à demain les changements qui leur semblent nécessaires. D'où, par exemple, le soutien formel de Greenpeace aux producteurs d'énergie renouvelable, ou la position des écologistes lors de la libéralisation du marché de l'électricité, face à une entreprise comme EDF qui s'est acharnée pendant des décennies à bloquer toute avancée dans le domaine des énergies renouvelables, de l'efficacité et de la sobriété énergétique. Il n'y a pas la place dans cet article de détailler les spécificités du moment de la « réalisation de la valeur », mais c'est un lieu qui a été peu investi par la critique marxiste, indéniablement, si l'on excepte l'évidence des besoins et l'explication des crises capitalistes.

S'en tenir là serait toutefois perdre ce que la « valeur-travail » peut encore avoir d'important à nous dire, au regard de l'émancipation. Car, de leur côté, les associations écologistes sont souvent trop faibles dans leur analyse des rapports sociaux. En ce qui concerne la défense de la nature, on peut leur faire confiance, mais il n'y a pas de relation de « l'Homme » à « la nature » qui ne soit médiatisée socialement, de sorte que les choix qui sont faits à ce niveau se traduisent forcément en termes d'alliances, privilégiant tel ou tel usage de la nature et telle série d'équivalences dans l'échange plutôt qu'un autre. Concrètement, quand Greenpeace choisit de dénoncer la pêche au thon rouge de manière indistincte et que le bateau

---

39 Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété*, Paris, Librairie Prévot, 1841, p. 54.

40 Owen, Godwin, Fourier etc. ont tous disserté sur les règles du mariage etc. qui n'était donc pas considéré comme un sujet extra-économique.

41 Raza Werner, « Le changement de l'articulation nature/société dans le capitalisme contemporain : débats théoriques et étude de cas sur la biodiversité », in Harribey Jean-Marie et Löwy Michael, *Capital contre nature*, *op. cit.*, p. 127.

42 Canfin Pascal, *L'économie écologique expliquée à ceux qui n'y croient pas*, Paris, Les Petits Matins, 2007.

43 Amis de la Terre – texte de position et rapport 1995.

44 <http://www.fne.asso.fr/plateformefne/index.htm>

de l'organisation entre dans le port de Marseille, elle ne peut ignorer qu'en procédant ainsi ce ne sont pas « les pêcheurs » en général qui vont être affaiblis, mais les petits pêcheurs, au profit des gros. Ces derniers ont la puissance nécessaire pour faire adopter à Bruxelles un règlement de protection de la ressource passant, comme par hasard, par la réduction du nombre de bateaux en circulation, et non par une réduction de leur tonnage unitaire. De telles mesures leur permettent d'éliminer la concurrence encombrante des petits pêcheurs. Ces gros pêcheurs réagissent en capitalistes, et leur comportement est adéquatement décrit par Marx. Ce qui est vrai du thon rouge est vrai des installations classées : les associations écologistes ne peuvent pas s'en tenir à la question de « l'environnement », celle de l'emploi, des conditions de travail et de la rémunération sont indissociables. C'est dans ce sens que l'on peut dire que la protection de la nature est toujours socialement construite. Et, dans ce cas, le thème de la valeur-travail permet de comprendre que le travail est le lieu de l'objectivation de soi de la nature humaine et que chacun doit pouvoir accéder à un tel travail, épanouissant et « rémunérateur », puisqu'une heure de travail n'a pas de raison claire d'être mieux payée pour l'un que pour l'autre (le tout en termes élargis d'indicateurs de richesse).

La critique marxiste du capitalisme constitue une dimension incontournable de la critique écologiste radicale, disent souvent les marxistes<sup>45</sup>. Et c'est vrai. Malthus est toujours parmi nous, et l'écologisme peut n'incarner, dans le pire des cas, que le souci d'une minorité de protéger quelques « aménités » et « animaux-totem » pour son bon plaisir, en excluant le reste de l'humanité, jugée « de trop », comme dans le cas des parcs naturels, tels que le Kruger en Afrique du Sud, construit sur l'expulsion de ses habitants humains. On peut aussi penser à ces propos assez terrifiants du géologue William Stanton, pour qui, face à la crise énergétique qui lui semble imminente,

l'élimination nucléaire instantanée des centres de population pourrait même être considérée comme une délivrance, comparée aux famines et aux massacres se prolongeant pendant des décennies<sup>46</sup>.

Mais l'inverse est aussi vrai : la critique écologiste est une dimension incontournable de la critique anticapitaliste radicale. Et elle est largement irréductible à sa devancière, comme le suggérait déjà Alain Lipietz dans les années 1990<sup>47</sup>. La prise en compte de la contribution de la « mère-Terre » à la richesse exige des modalités de lutte dont il n'est pas aisé de rendre compte dans le cadre du marxisme classique. Il conviendrait donc que chacun cesse de toiser l'autre, persuadé qu'il est un collaborateur du système qui s'ignore, et que cela suffit à faire l'économie d'un examen critique de sa propre position. Car les problèmes ne seront pas entièrement résolus pour autant. Il reste à déterminer concrètement quel genre de « métabolisme » serait émancipateur et à évaluer au plus juste la nature des « contradictions » qui se font jour dans les formes économiques actuelles.

Les écologistes ont tendance à favoriser le marché contre les oligopoles, donc la propriété privée, tout en étant anticapitalistes au sens de la quête de profit. Marxisme classique et écologisme, chacun peut à bon droit se dire anticapitaliste, pour des raisons différentes, tout en accusant l'autre de collusion avec son adversaire, pour de bonnes raisons. Pour le mouvement ouvrier, l'écologisme est petit-bourgeois ; pour l'écologiste, le mouvement ouvrier est productiviste. Dans les deux cas, c'est une demi-erreur, car la position d'un mouvement doit aussi se comprendre à partir d'une situation qui le contraint. L'écologisme

---

45 Löwy Michael, « Progrès destructif. Marx, Engels et l'écologie », in Harribey Jean-Marie et Löwy Michael, *Capital contre nature*, op. cit., p. 11.

46 Voir le site de l'ASPO, <http://www.peakoil.net/>, 2005.

47 Lipietz Alain, « L'écologie politique et l'avenir du marxisme », Congrès Marx International, Paris, 27 Septembre 1995.

radical ne « vote » pour le marché qu'en désespoir de cause ; il est vain de dénoncer le caractère « libéral » de certaines analyses écolo, sans avoir vu qu'il s'agissait davantage d'une position libertaire. Et la faiblesse du mouvement écologiste contribue à laisser le champ libre à la consommation aliénée, au sein du mouvement ouvrier. Inversement, les écologistes font erreur, en pensant que les mouvements ouvriers « sont » productivistes. Il est plus juste de dire que leur situation ne leur permet guère de porter un autre combat. Nous ne détaillons pas davantage, mais l'on voit là toutes les conséquences que l'on peut tirer d'une analyse qui respecte les acteurs et leurs situations.

Ce résultat ne manque pas d'intérêt et nous semble valider, a posteriori, le pari méthodologique que nous avons fait au départ. Ce n'est qu'en reconnaissant les possibles et les limites de chacun des mouvements sociaux, sans négliger les ponts possibles, que l'on pourra avancer vers des sociétés émancipées.